Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 8 (1932-1933)

Heft: 3

Artikel: Noël vengeur

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-705605

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

subalternes: ne nous en enorgueillissons pas cependant et continuons à travailler, modestement, en silence.

Ce dont nous voudrions parler dans cet article, ce sont des qualités morales du chef.

Ce serait se leurrer étrangement que d'attribuer l'autorité de nos officiers sur un soldat comme le nôtre au fait qu'ils ont des galons à la casquette et des étoiles au revers du col. Nos milices se recrutent dans une population à laquelle les mœurs démocratiques ont inculqué trop profondément l'habitude de juger des hommes et des choses pour que l'existence d'un grade suffise à inspirer la confiance. Aux yeux de nos troupes, un galon n'est rien en soi-même. Il n'acquiert une valeur disciplinaire et morale que si celui qui le porte établit par ses actes, par la nature de son commandement, une aptitude répondant au grade. A ce moment la troupe se donne. Jusque-là elle se réserve; son obéissance ne deviendra réelle et ne constituera un facteur de force et de solidarité que lorsqu'elle reposera sur la confiance justifiée par le chef.

Nous avons tous pu remarquer, ceux d'entre nous du moins qui se donnent la peine d'observer de près les hommes placés sous leurs ordres, que le soldat suisse est plein de bonne volonté. Nos recrues nous arrivent presque toujours pleines de la confiance la plus naïve et elles rentrent enchantées de leur première journée de service. D'où vient alors que, souvent, trop souvent, on constate que l'ennui et le dégoût naissent chez elles? Probablement de ce que les exercices qui paraissaient agréables quand ils étaient nouveaux sont devenus fastidieux par la répétition! Peut-être parce que le caporal ou le lieutenant sont devenus nerveux, emportés devant un esprit un peu rétif aux mouvements de la charge! Peut-être les chefs ont-ils, oubliant le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes, prononcé devant leurs soldats des paroles grossières, blessantes, jamais nécessaires! La recrue a alors perdu respect et confiance en son chef; la méfiance a germé dans son cœur; une punition peu charitable changera cette méfiance en haine, et voilà! L'évolution est accomplie: la naïve recrue devient une mauvaise tête, un dur-à-cuire! Qui est responsable de cela? Les circonstances!

Eh bien! Il y a beaucoup de ces « circonstances » contre lesquelles les chefs, quels qu'ils soient, peuvent lutter.

Le chef doit être non seulement un commandant pour sa troupe, mais aussi un modèle, modèle d'endurance, de courtoisie, de fermeté, d'abnégation, de bonne éducation. Beaucoup de nos soldats entrent au service avec des idées fort éloignées de ce qu'on est convenu d'appeler « l'esprit militaire »; c'est au chef à deviner ces esprits en révolte et à les amender sans blesser personne. L'armée est la grande école de la fermeté, de la virilité, du soutien mutuel, de la camaraderie. Elle n'est pas le « chien de garde » du capital, mais un moyen de se procurer un capital d'énergie qui portera intérêt pendant le reste de la vie de l'homme.

Le chef est un éducateur et non un dresseur. L'éducation militaire a des préceptes pédagogiques contre lesquels on ne peut s'insurger. Le soldat doit obéir non pas seulement parce qu'il faut, mais parce qu'il sent que cela est bon et nécessaire. Quand le troupier a compris la discipline, s'est persuadé de son utilité, elle ne le gêne plus; au contraire, il ne peut s'en passer. Pour arriver à ce résultat là, l'exemple des chefs est indispensable.

Nous constatons que, toujours plus, l'esprit de morgue et de grossièreté disparaissent de notre armée. Nous souhaitons vivement que plus que jamais on n'entende de plaintes à ce sujet. Trop souvent encore, des chefs se rendent coupables d'écarts de langage regrettables. Ce ne sont que des cas isolés, mais ils n'en ressortent que mieux. Il faudrait que chaque chef se mît bien dans l'esprit qu'en employant devant ses subordonnés un langage grossier, des jurons, des paroles blessantes, il travaille pour la cause de l'antimilitarisme, ruine complètement son autorité morale et se rend méprisable. Les jurons et les injures de chef à subordonné ne sont pas un signe d'énergie mais de mauvaise éducation.

Dire que le chef doit être sobre, impartial et humain serait superflu. Il doit ne jamais se permettre envers un inférieur ce qu'il n'aurait pas voulu qu'on fît pour lui dans des circonstances semblables. Il doit punir le moins possible et chercher à corriger sans sévir, mais si la punition est nécessaire, qu'elle soit exemplaire.

C'est par son tact, par son zèle, sa bonne conduite, son bon exemple que le chef gagnera la confiance de ses subordonnés. Exactitude absolue et calme dans le service, souci minutieux du plus petit détail, ordre parfait en toutes circonstances, respect de soi-même et des convenances dans les rapports avec chacun, y compris les personnes étrangères au service, telles sont les conditions nécessaires pour être un chef aimé et respecté. A l'inspection, dans les sorties, au repos, partout et toujours, il faut s'inspirer du « tact » militaire. Avec du tact et de la prudence on peut tout obtenir et animer la troupe d'un bon esprit.

Quand le chef ne fait qu'un avec ses subordonnés, qu'il sait apprécier l'honneur que la patrie lui fait en l'appelant à conduire ses semblables, il peut faire de grandes choses. Une troupe qui aime ses chefs et les respecte est invincible; au moment du danger, pas un ne tournera le dos et tous seront fiers de suivre jusqu'à la mort celui qui aura sû se concilier l'âme de ses soldats.

Une troupe médiocre rendra encore de bons services si elle est conduite par de bons chefs, mais la meilleure des armées ne fournira rien de bon entre les mains de chefs médiocres et qu'elle n'aime pas.

Le soldat, sachons-le bien, ne demande pas mieux que d'être bien commandé; mais il sait très bien discerner le caractère et la valeur de ses chefs et y adapter son travail. Si le soldat est souvent mou et si la discipline sur les rangs ou dans les rues et les quartiers laisse encore à désirer, cela provient en grande partie de ce que le chef n'a pas voulu ou n'a pas osé exiger qu'il en fût autrement. R.

Noël vengeur

Cette soirée de Noël 1914, passée à la cantine autour d'un sapin joliment garni, avait été très gaie. Des chœurs, des productions individuelles diverses et surtout une revuette dans laquelle l'auteur s'était plu à retracer, en les exagérant, quelques-unes des scènes les plus drôles de la vie militaire que nous menions depuis six mois, avaient fait la joie des assistants. Les dindons de la farce s'en étaient divertis comme les autres, du moins en apparence, mais deux canonniers, Plumet et Nicoud alias Bon-Enfant, dont l'aventure — qui les avaient amenés un beau jour à tirer sur une inoffensive cheminée prise pour un homme — avait excité particulièrement la verve du revuiste, s'étaient promis de se venger royalement de cette brimade. C'est dans cet état d'esprit qu'ils avaient regagné le cantonnement; voyons un peu quelle infernale machination ils avaient imaginée pour mener à bien leur légitime acte de représailles:

L'extinction des feux a sonné depuis belle lurette,

mais la discipline s'est un peu relâchée durant cette journée et les chefs de chambre ont eu du mal à obtenir le silence.

Quand enfin des ronflements sonores annoncent l'anéantissement complet des canonniers, Nicoud et Plumet, qui se sont rhabillés sans bruit à la faveur de l'obscurité, gagnent la porte et se trouvent dehors. Avec une prudence de voleurs, les voilà qui traversent la place, se dissimulant au mieux, et bientôt atteignent le « Casino » où logent les officiers.

Après s'être arrêtés, puis assurés qu'ils ne pouvaient être vus:

— Allons-y! dit Nicoud.

Doucement, nos deux lascars poussent la porte d'entrée et pénètrent à pas de loup dans le vestibule. Aux patères pendent, par ordre hiérarchique, casquettes, sabres, pistolets, manteaux, etc.

— Je prends ceux du major, souffle Nicoud.

— Et moi ceux du capitaine, répond Plumet.

En un tournemain, deux manteaux, deux casquettes à galons d'or et deux sabres admirablement nickelés transforment nos deux canonniers en officiers plus ou moins supérieurs, mais de fort belle tournure. Une vague ressemblance de visage avec leurs chefs complète très heureusement leur déguisement.

— Ça y est? Alors, en route! dit le major.

La porte refermée prudemment, les deux officiers d'occasion s'acheminent d'un pas assuré vers les cantonnements.

— En fait de Bon-Enfant, ils vont en avoir un dont ils se souviendront, dit Nicoud. Se sont-ils assez moqués de nous depuis cette fameuse affaire! Qu'avaient-ils besoin de nous la rabacher encore dans cette revue. Mais, à nous de rire maintenant!

Ils étaient arrivés devant la porte d'une chambre voisine de la leur:

— Relevons nos cols, enfonçons nos casquettes et entre le premier, puisque tu es major, proposa Plumet.

Aussitôt dit, aussitôt fait et la porte fut poussée d'autorité.

— Le chef de chambre?

— Voilà!... Présent!... dit un homme en se soulevant sur un coude et en se frottant les yeux.

A la vue des uniformes, il fut debout d'un bond et se mit au garde-à-vous.

— Faites lever vos hommes!

— A vos ordres, mon major!

Et le caporal se tournant vers les lits impeccablement alignés de la chambrée, d'une voix forte ordonna:

— Tout le monde au pied des lits!

— Hein?... quoi?... La barbe! ronchonnèrent quelques soldats mal réveillés.

— Silence! Tout le monde au pied des lits et plus vite que ça! hurle le caporal.

— Nom de sort de nom de sort! Moi qui rêvais justement de ma bonne-amie...

— Dis-donc, caporal, tu as des visions? Non, mais un jour de Noël, tu nous prends pour des autres!

— Silence, je vous dis!

— Faites mettre tous les hommes au pied des lits, gourde en main, ordonne le major.

— M... ince alors, murmura quelqu'un en sourdine.

— Silence!

Et le major, suivi du capitaine et du caporal, ce dernier toujours pieds nus et bannière au vent, commença l'inspection.

— Qu'est-ce qu'il y a dans votre gourde?

— Du thé, mon major.

— Notez cet homme, caporal, qui garde dans sa gourde du thé qui ne sent que le rhum.

— Et vous, qu'avez-vous mis dans la vôtre?

— Mon major, c'est Noël, alors, n'est-ce pas...

— Notez. Bon, encore une avec du vin?

— Mon major, c'est ma femme...

— Notez. Enfin, en voilà une vide!

— C'est qu'elle coule, mon major.

L'inspection continuait, s'éternisait et les hommes grelottaient. Lorsque la presque totalité de la chambrée fut inscrite sur le carnet du caporal, le major commanda le garde-à-vous et tint ce petit discours:

— Vous savez qu'il est formellement interdit d'introduire des boissons alcooliques dans les cantonnements. Vous savez donc ce qui vous attend. C'est deux jours de salle de police. Cependant, comme c'est Noël, je vous fais grâce pour cette fois, parce que je suis un Bon-Enfant. Bonsoir!

Sur ces derniers mots, il s'était découvert et montrait maintenant à ses camarades ahuris, une bonne figure souriante qui n'avait plus rien de celle du major.

Une bordée d'injures éclata comme une tempête et nos deux compères n'eurent que le temps de passer la porte en vitesse. Déjà un énorme soulier de montagne, lancé d'un bras rageur, venait de suivre le même chemin... R. H.

L'humour au bataillon

... Ma foi, c'est l'alarme. On s'est à peine endormi que c'est l'alarme. Par cette pluie, a-t-on idée? Les compagnies se rassemblent, mornes, et dans ce triste silence, signe du désespoir, on n'entend que ces bruits de crosses, ces bruits de gamelles, ces bruits de l'eau qui ruisselle... Et pas même un juron. Le bataillon a mal aux cheveux.

Mais on part. C'est dit, on ne touchera pas le chocolat...

Nuit toujours. La colonne patauge dans la boue. Diserens tire sur sa pipe éteinte; Pahud tète un mégot: ça les empêche-t-il de parler? Et les autres, pourquoi ne disent-ils rien?

Alors Golaz sent que ça ne peut pas durer comme ça, qu'il faut rompre ce silence, qu'il faut prendre sa revanche d'homme sur les choses. Il dit:

— Lieutenant?

Cette voix goguenarde, c'est Golaz, pense-t-il.

— Alors, Golaz?

— Lieutenant, est-ce que vous jouez *rien* du violon?

— Ma foi...

— Parce que j'ai là cinq mètres de boyaux qui n'ont pas servi!

Le rire énorme de la section est lâché dans la nuit mauvaise. Le mot se transmet, en avant et en arrière, dans tout le bataillon, il rebondit de section en section, déchaîne la joie, casse le silence, rompt la contrainte. D'autres histoires vont se croisant.

Il peut désormais pleuvoir: la journée est gagnée... Mlin.

* * *

La section a marché, sans mot dire, avec une morne résignation. Le lieutenant, tout jeune, tout fringant, et qui aime à commander, sent le besoin urgent de dépenser à nouveau sa voix, dispensatrice du repos, de l'effort, ou des permissions bienvenues.

— Section, halte, repos, permission de causer.

Une voix dans la troupe:

— Mon lieutenant, on n'a rien à se dire... H.

* * *

Le major, quelque part dans le terrain, s'entretient avec le médecin du régiment. On voit galoper le 1er lieutenant X., dont la longue et mince silhouette se reconnaît de loin. Il a mis peut-être son cheval sur la volte; cela fait un joli tableau militaire.

Alors, le médecin du régiment:

— Dis-donc, qu'est-ce qu'il fait, ton adjudant, là-bas?

Et le major:

— M'en parle pas, ç'a été élevé dans un tube de baromètre. Mlin.

* * *